



Mémoires et reconstructions du Liban

Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.)

L'Ici et l'Ailleurs dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub

Émilie Chammas Fiani

Résumé | La ville de Beyrouth a été évoquée dans les ouvrages de plusieurs écrivains francophones, parmi lesquels l'écrivain contemporain franco-libanais Sabyl Ghoussoub qui croit en la force libératrice de l'écriture. Dès lors, nous nous demandons quel est l'impact du plurilinguisme dans la littérature de ce jeune écrivain qui vit entre la France et le Liban. Dans quelle mesure sa plume parvient-elle à faire revivre et à garder intact, entre l'Ici et l'Ailleurs, tout un univers patriotique ayant vécu la guerre ? Nous insisterons dans cet article sur les réflexions qu'engendre la lecture du roman *Beyrouth-sur-Seine* qui a mérité le Palmarès du prix Goncourt des Lycéens 2022 : la quête des origines, l'importance de la famille, le plurilinguisme et le lien France-Liban. De ce fait, le Liban qui représentait pour le narrateur un Ailleurs, se rapproche, par le biais de l'écriture, d'un Ici capable de révéler son identité perdue. L'écriture devient ainsi un moyen de retour aux origines. L'on apprend à se confronter, à tenter de découvrir l'autre face de Soi afin de mieux se comprendre et de comprendre l'Autre.

Pour citer cet article : Émilie Chammas Fiani, « L'Ici et l'Ailleurs dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub », dans *Interfrancophonies*, « Mémoires et reconstructions du Liban » (Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.), n° 16, 2025, pp. 137-152.



Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française, souhaite contribuer au développement des rapports culturels entre les pays francophones et les écrivains qui, à titre individuel, ont choisi le français comme langue d'écriture et de communication. Née de l'idée de Ruggero Campagnoli, en 2003, et dirigée par Anna Paola Soncini Fratta, Interfrancophonies espère – sans exclure une perspective comparatiste, et sans se référer à un quelconque « modèle », linguistique, politique ou économique, colonial ou postcolonial – contribuer à la définition et à l'illustration de l'identité, des problèmes et des interrogations de chacun.

Grâce à une tradition solide de travail en commun et au renouvellement de son comité scientifique international, Interfrancophonies confirme avec cette "nouvelle série" une mission déjà entamée il y a plus d'une décennie ; elle met ainsi à la disposition des chercheurs et des curieux, à travers son nouveau site en libre accès et dans le respect des standards scientifiques internationaux, un organe fondamental de recherche qui se veut aussi un espace de dialogue.

Interfrancophonies paraît une fois par an avec un numéro thématique. Les articles proposés sont évalués en double blind peer review ; n'hésitez pas à consulter la page Consignes aux auteurs ou à écrire à la Rédaction pour tout renseignement supplémentaire.

Directrice émérite co-fondatrice

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Directrice

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Comité de direction

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Fernando FUNARI (Università degli Studi di Firenze)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Comité de rédaction

Eleonora MARZI – Rédactrice en chef (Università degli Studi di Chieti-Pescara "G. D'Annunzio")

Silvia BORASO (Università Ca' Foscari – Venezia)

Benedetta DE BONIS (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Sara DEL ROSSI (University of Warsaw)

Giorgia LO NIGRO (Università degli Studi di Udine)

Myriam VIEN (Università degli Studi di Firenze)

Francesco VIGNOLI (Università degli Studi di Firenze)

Conseil scientifique international

Michel BENIAMINO; André-Patient BOKIBA ; Ahmed CHENIKI ; Yves CHEMLA ; Jean François DURAND ; Gilles DUPUIS ; Georges FRERIS ; Patricia GODBOUT ; Jean JONASSAINT ; Marc QUAGHEBEUR ; Antoine TSHITUNGU KONGOLO ; Molly LYNCH ; Éric LYSØE ; Daouda MAR ; Catia NANNONI ; Falilou NDIAYE ; Srilata RAVI ; Vidya VENCATESAN ; Josée VINCENT

Mentions légales

© InterFrancophonies 2003 - ISSN 2038-5943

Registré auprès du Tribunal de Bologne n. 7674

Site Web : <http://www.interfrancophonies.org/>

Grafica e Logo: Elena Ceccato

L'Ici et l'Ailleurs dans le roman Beyrouth-sur-Seine de Sabyl Ghoussoub

ÉMILIE CHAMMAS FIANI

INTRODUCTION

Maints écrivains libanais francophones ont évoqué Beyrouth dans leurs œuvres parmi lesquels Charif Majdalani, Alexandre Najjar, Dima Abdallah, Gisele Kayat Eid, Selim Nassib, Amin Maalouf et tant d'autres, chacun à sa façon et selon un point de vue différent. Récemment, en 2022, vient s'y ajouter le roman *Beyrouth-sur-Seine* de l'écrivain Sabyl Ghoussoub.

Jeune écrivain contemporain, Sabyl Ghoussoub croit en la force libératrice de l'écriture et c'est la quête de son identité et de ses origines qui l'ont incité à écrire : un langage simple, épuré, réalité mélangée avec un peu de fiction. Tirailé entre la France et le Liban, il passe son temps entre les deux pays. Il se sent perdu et isolé de la société où il vivait. Il part au Liban avant ses 18 ans, y vit plusieurs années, le quitte, puis y revient lors de la révolution d'octobre 2019.

Dès lors, nous nous demandons quel est l'impact du plurilinguisme dans la littérature de ce jeune écrivain. Dans quelle mesure la plume libanaise francophone parvient-elle à faire revivre et à garder intact, entre l'Ici et l'Ailleurs, tout un univers patriotique ayant vécu la guerre ? Selon une démarche analytique, nous nous baserons sur le roman *Beyrouth-sur-Seine*¹, qui a mérité le palmarès du prix Goncourt des Lycéens 2022. Il est composé de trois grandes parties dont les chapitres ne sont que de très courtes réflexions ou des dialogues lors d'interviews qui s'entremêlent, s'entre-chevauchent tous sans aucune succession chronologique, à la manière des *feedbacks* ou des idées notées hâtivement au fur et à mesure de leur apparition dans l'esprit de l'écrivain qui joue le rôle du narrateur et intervient parfois comme acteur. Il jongle de la première personne à la troisième personne du

¹ Ghoussoub S., *Beyrouth-sur-Seine*, Paris, Éditions Stock, 2022.

singulier et adopte le style direct, indirect, ajoute des extraits tels quels de ses recherches et de ses découvertes sur la guerre libanaise.

Aussi insisterons-nous sur les réflexions qu'engendre la lecture de ce roman à la suite de la quête des origines ainsi que sur l'importance de la famille, du plurilinguisme et du lien France-Liban, Orient-Occident ; le Liban ravagé par des années de guerre civile, le Liban qui représentait pour le narrateur un Ailleurs, se rapproche, grâce à la plume de Ghousseub, d'un Ici capable de révéler son identité perdue.

1. PRESENTATION DU ROMAN : FICTION OU REALITE ?

Avant d'entamer notre analyse de l'Ici-l'Ailleurs, il s'agit tout d'abord de nous arrêter sur le titre du roman puis d'analyser le mode de narration le long des pages.

1.1. UN TITRE ORIGINAL

D'emblée, le titre « Beyrouth-sur-Seine » nous attire par son originalité. Relier deux noms propres, celui de la capitale libanaise Beyrouth et celui du fleuve français la Seine serait d'une certaine manière relier deux pays le Liban et la France et même en allant plus loin dans le symbolisme de ce titre, ce serait relier Orient et Occident ; de plus, l'emploi de la préposition « sur » renvoie aux noms de certaines villes françaises telles que Champigny-sur-Marne, Villebon-sur-Yvette, Neuilly-sur-Seine etc. De ce fait, Beyrouth se transforme en une ville française donnant sur un fleuve français.

Tout un chemin à parcourir à partir du titre qui révèle le désir de revendication de l'identité libanaise tout en aimant Paris. Un voyage à entreprendre. Une aventure à vivre. C'est ce à quoi nous invite ce roman.

1.2. NARRATION ET TRAME EVENEMENTIELLE

Tirailé entre son pays natal et son pays de sang, Sabyl Ghousseub a grandi entre le Liban et la France. Afin de rédiger son roman *Beyrouth-sur-Seine*, il a refait le chemin à l'envers et a dû remonter aux sources de son origine. Ce qui est intéressant à noter, c'est que son prénom connote un trajet puisqu'en arabe, ce terme signifie le chemin ou la source. Il a donc vécu avec au cœur deux pays et deux langues et à l'esprit, les saveurs, les couleurs et les odeurs de la France et du Liban.

Dans la narration des événements, l'auteur a recours dans son roman à la technique des retours en arrière, oscillant habilement entre réalité et fiction. Il est évident que ce procédé crée une structure narrative complexe. En effet, les *flashbacks* servent à mieux percevoir et vivre les émotions du narrateur, tout en révélant progressivement des éléments de l'intrigue. Cette non-linéarité permet aux lecteurs de vivre simultanément de multiples

expériences dispersées et éparpillées ici et là à l'instar du tiraillement de l'écrivain entre les deux rives de la Méditerranée.

Beyrouth-sur-Seine incarne une exploration de la narration, débutant avec les archives familiales de la guerre civile libanaise, puis introduisant des analepses, des prolepses et des sauts temporels. Naviguer dans un récit non linéaire n'est pas si aisé pour le lecteur mais les titres attribués à chaque chapitre avec les dates et les lieux facilitent la compréhension. De ce fait, la structure narrative non chronologique tisse un récit complexe recourant à des souvenirs et des allusions et établissant des liens précis entre les événements passés et présents.

Les années de la première partie, par exemple, varient ainsi : 2020/1975/1974/1976/1977/2021 ; de même pour les deux autres parties. Le lecteur oscille entre différentes dates et divers lieux, entreprenant ce voyage entre Orient et Occident où sont mis en exergue des moments-clés au sein de la structure non linéaire. Il est vrai que les dates varient mais ce qui est important à noter, c'est que le roman s'ouvre avec le chapitre « Mon père, ma mère, Paris, 2020 » et s'achève presque de la même manière. C'est comme si l'histoire se déroulait en boucle. Point de départ et point d'arrivée convergent vers un même centre d'intérêt narratif : le cadre spatio-temporel du début et du dénouement se limite alors à la ville de Paris en 2020. Quant aux titres des autres chapitres dans lesquels les événements se situent au Liban (entre 1970 et 1980), ils ne sont là que pour confirmer l'importance du pays d'origine, des faits historiques ainsi que leurs retentissements sur la vie familiale de Ghoussoub.

2. TIRAILLEMENT ENTRE L'ICI ET L'AILLEURS

Réalisant que ses parents sont la source d'inspiration de sa propre vie et que leur histoire mérite d'être racontée, Sabyl Ghoussoub a l'idée d'écrire *Beyrouth-Sur-Seine*. Sa famille devient pour lui le microcosme du Liban : « Quand je passe les voir dans leur appartement parisien, j'atterris au Liban... Dans leurs yeux, je vois ce pays² ». Et comme la quête identitaire est un thème majeur dans le roman, l'on se heurte aux défis de l'immigration et des multiples tentatives d'adaptation à un nouvel environnement : comment alors maintenir les liens culturels du pays natal tout en essayant de s'intégrer dans un nouveau pays d'accueil ?

Tout au long du roman, le narrateur semble déchiré entre son Ici et un Ailleurs qu'il nomme le « là-bas ». Il a entrepris plusieurs va-et-vient entre le Liban et la France, doté de deux cultures différentes mais tellement entrelacées qu'elles se mêlent au sein de sa vie quotidienne : « Je suis né à Beyrouth dans une rue de Paris³ ». D'où le sentiment

² Hobeika J., « Je ne veux pas voir mes parents pleurer à cause de ce pays », dans *L'Orient-Le Jour*, 29 août 2022 :

<<https://www.lorientlejour.com/article/1309689/-je-ne-peux-plus-voir-mes-parents-pleurer-a-cause-de-ce-pays-.html>>, consultée le 25/11/2025.

³ Ghoussoub S., *Beyrouth...*, cit., p. 234.

quelque peu bizarre d'avoir vécu et grandi ici et ailleurs : « Mes références viennent d'ailleurs et beaucoup du monde arabe, pourtant j'ai grandi en France. J'ai alors l'impression bancale d'avoir grandi ailleurs tout en ayant grandi ici⁴ ».

Il est à noter que l'emploi des termes ici et ailleurs renforce l'impression que garde le lecteur après avoir lu le roman et qui est l'entre-deux où vit tout immigré pour diverses raisons. En d'autres termes, l'on se retrouve, avec le narrateur, pris dans les rets d'une oscillation spatio-temporelle, entre sa vie en France et son rêve nostalgique qui représente le soleil, la mer et le ciel bleu de son Liban⁵. Cette oscillation est irréfutable puisque liée à l'identité elle-même. Demeurant dans des espaces parfois exigus à Paris, que sa mère appelait « la cage aux oiseaux », il y avait la possibilité de recréer les villages libanais sur deux balcons étroits⁶. Cette périphrase suggère l'emprisonnement malgré soi des habitants-oiseaux qui aspirent à quitter leur cage, voler de leurs propres ailes et retourner à leur pays d'origine. L'ici du narrateur n'est autre que son « chez soi ». De ce fait, Ghousseub sent germer en lui la responsabilité de s'exprimer :

J'estime que les enfants d'exilés, qui plus est quand on est écrivain, artiste, on a un rôle à jouer. C'est à nous d'interroger nos parents pour savoir pourquoi ils se sont retrouvés ailleurs, pourquoi nous on est né ailleurs. On a une sorte de responsabilité d'aller les interroger et de raconter cette Histoire-là, ces histoires-là⁷.

Rien de plus bouleversant que le sentiment d'appartenir à la fois à deux espaces différents, ne sachant où vivre ni à quoi rêver. Il ressent alors le besoin d'écrire, jugeant que l'histoire de ses parents est « indéniablement libanaise, même si une part significative de leur vie s'est déroulée en France⁸ ». Il est incontestable qu'en dépit des guerres et de la violence qui règne au Liban, le rêve du pays natal hante toujours le narrateur :

Maintenant dans certains coins de Paris avec la Seine devant moi, j'imagine le village de ma mère avec ses rochers, les enfants qui nagent, ces familles qui sont là en bord de mer⁹.

En définitive, deux éléments primordiaux incitent l'écrivain à se pencher sur son roman : la guerre et l'histoire de ses parents.

⁴ *Ibid.*, p. 90.

⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁶ *Ibid.*, p. 8-9.

⁷ *Ibid.*, p. 147.

⁸ *Ibid.*, p. 69.

⁹ Interview avec le Fnac le 12 décembre 2022 lors de sa tournée dans les écoles et les établissements scolaires après avoir remporté le prix Goncourt des Lycéens.

2.1. LES AFFRES DE LA GUERRE

Il est évident que la guerre civile, qui a éclaté en 1975, a déposé un sceau ineffaçable sur le Liban et les Libanais, influençant profondément la production littéraire. De là est née une multitude d'œuvres parmi lesquelles *Beyrouth-sur-Seine*.

2.1.1. LA GUERRE CIVILE LIBANAISE

Afin de marquer la place de la guerre dans *Beyrouth-sur-Seine*, il est primordial de situer l'œuvre dans son contexte historique et géopolitique. Ayant duré près de quinze ans, la guerre civile libanaise s'est caractérisée par des divisions politiques et religieuses sérieuses, ainsi que par l'intervention de forces extérieures ; un climat de violence et de destruction est de ce fait né au sein de la société libanaise. Selon Abi Samra, cette guerre civile se résume à « l'entremêlement des deux figures du bourreau et de la victime¹⁰ ». Dans son article publié dans *l'Orient Littéraire*, il éclaire comment Traboulsi essaie de cerner « la complexité de la guerre civile et de sa violence qui s'infiltré à l'intérieur de chaque famille, à l'intérieur de l'individu lui-même¹¹ ». De ce fait, nous pourrions mieux comprendre l'atrocité des actions de la guerre et les répercussions de la violence sur les Libanais ainsi que les motifs qui ont poussé les écrivains à abolir le mutisme et à s'exprimer par l'écriture.

2.1.2. LA GUERRE ET L'ECRITURE, DEUX NOTIONS ETROITEMENT RELIEES

La corrélation entre la guerre et l'écriture romanesque est évidente, vu que la littérature contemporaine est profondément influencée par le contexte historique dans lequel elle naît. Selon Dominique Viart, cette littérature relève d'un « régime d'historicité » et « doit être appréhendée à travers son rapport pragmatique avec les esthétiques et les enjeux qui la précèdent¹² ». Le terme « régime » renvoie à une certaine organisation ou structure qui pourrait régir la relation entre la littérature et l'histoire. Ainsi, la littérature contemporaine est profondément ancrée dans son époque et façonnée par les événements. Elle s'inscrit dans un prolongement historique tout en y apportant des variations, des adaptations ou des réinterprétations selon son propre contexte. Cette approche de Viart met en relief l'idée que la littérature est un produit culturel et social ancré dans son époque. D'après ce « régime d'historicité », nous pouvons mieux saisir comment la littérature contemporaine réagit et se positionne face aux

¹⁰ Abi Samra T., « Fratricide et guerre civile », dans *L'Orient-Le Jour* : *L'Orient Littéraire*, n° 166, avril 2020, sur l'ouvrage de l'historien Fawwaz Traboulsi, Dam el-akhawayn, Beyrouth, Éditions Riad el-Rayyes, 2017.

¹¹ *Ibid.*

¹² Viart D., « Histoire Littéraire et Littérature Contemporaine », dans *Tangence*, n° 102, 2013, p. 128-129.

situations précédentes. Ghoussoub lui-même insiste sur le fait de la nécessité de connaître les faits de la guerre pour mieux comprendre l'histoire de sa famille : « Il est difficile d'écouter la vie de mes parents sans avoir une bonne connaissance des guerres au Proche-Orient tant leur histoire est liée à celle de cette région¹³ ».

Luc Fraisse, professeur de littérature française du XXe siècle (1958), dans son livre *L'histoire littéraire, un art de lire*¹⁴ qui est une approche formelle et historique sur le roman de guerre de 14-18 à la Seconde guerre mondiale, réfléchit sur la théorie du roman, l'évolution des formes narratives et les ruptures dans le récit moderne. Il montre que le récit devient fragmenté, que la mémoire devient le centre du roman moderne qui évolue face aux crises historiques et existentielles. Cette approche théorique révèle comment la guerre change généralement la structure du roman.

Quant à Philippe Daros, il travaille sur les rapports entre littérature et histoire, notamment sur la manière dont la guerre et ses violences influencent l'écriture. Il s'intéresse à la mémoire, au trauma après les événements extrêmes : guerres, génocides... Dans son livre *Les mémoires de la violence*¹⁵, il explore comment la guerre modifie les formes non classiques et transforme les structures narratives. C'est ce qu'il nomme la crise du récit : un récit qui devient morcelé et qui casse les cadres traditionnels du roman.

En définitive, la représentation de la guerre impose des formes nouvelles comme la fragmentation du récit, le brouillage des points de vue, l'éclatement temporel et l'intrusion de l'ellipse et de la discontinuité dans le récit. Et de ce fait, le lecteur est capable de saisir pourquoi les récits de guerre ne sont pas linéaires mais tout au contraire pleins de ruptures et de confusion.

2.1.3. QU'EN EST-IL DES AUTEURS LIBANAIS FRANCOPHONES ?

La violence de la guerre qui a marqué le Liban a eu des conséquences dévastatrices sur la société libanaise telles que les migrations, les destructions matérielles et « les traumatismes psychologiques durables », comme l'affirme O'Ballance¹⁶, qui continuent à affecter la société libanaise à ce jour. Actuellement, la profusion médiatique amplifie la réalité quel que soit le degré de sa véracité et invite les écrivains à dépasser les limites de l'ineffable. Ils se tournent vers le récit « comme une pratique heuristique et éthique pour

¹³ Ghoussoub S., *Beyrouth...*, cit., p. 87.

¹⁴ Fraisse L., *L'histoire littéraire, un art de lire*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.

¹⁵ Daros P., *Les mémoires de la violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma*, Collectif, Éditions L'Harmattan, 2009.

¹⁶ O'Ballance E., *Civil War in Lebanon 1975-92*, Éditions Palgrave Macmillan UK, 1998.

créer des formes narratives qui donnent du sens à des événements qui semblent dérober tout système de signification¹⁷ ».

De multiples écrivains libanais tels que Elias Khoury, Charif Majdalani, Dima Abdallah, Wajdi Mouawad, Amin Maalouf et bien d'autres, explorent les séquelles de la guerre civile libanaise, chacun à sa façon. Ils présentent une perspective émouvante sur les traumatismes causés par la guerre, et soulignent la résilience des Libanais qui ont vécu ces horreurs.

Dans le roman intitulé *Le dernier seigneur de Marsad*¹⁸, l'écrivain libanais francophone Charif Majdalani aborde la guerre du Liban sous un angle introspectif ; un pays qui s'enfonce dans les conflits, entre 1975 et la fin des années 1980. Le seigneur de Marsad se trouve au cœur des convulsions d'un pays livré au chaos, confronté aux divers bouleversements de l'époque. Le roman met en évidence les conflits intérieurs du héros et la guerre est décrite comme une force omniprésente. L'écrivain explore le traumatisme et la destruction des souvenirs ainsi que l'incapacité à guérir les plaies des conflits.

Amine Maalouf, quant à lui, aborde la guerre dans ses œuvres *Le rocher de Tanios*¹⁹ et *Les identités meurtrières*²⁰, dans un contexte plus vaste de conflits identitaires. Il fait revivre l'histoire libanaise à travers un prisme historique qui mêle les dimensions tragiques de la guerre libanaise avec celles du passé. De plus, il tente de montrer les causes profondes de la violence, ainsi que les dynamiques religieuses et sociales qui ont façonné le Liban, constatant que l'identité communautaire influencée par la politique ou la religion aboutit à la haine et la violence.

De son côté, le romancier et journaliste libanais Alexandre Najjar propose dans ses romans une vision plus réaliste de la guerre libanaise : c'est la réalité du quotidien avec tout ce qu'elle entraîne de perte de repères et de lutte pour la survivance d'un peuple meurtri dans un contexte d'effondrement des structures sociales. Aussi les figures de l'allié et de l'ennemi sont-elles souvent remises en question. *Le roman de Beyrouth*²¹ est un roman aux multiples soubresauts. Le récit se déroule en 1858, place des Canons, à Beyrouth. Pris par le démon de la révolte, un fonctionnaire Roukoz, incite à la rébellion les paysans de son village natal vu qu'ils sont maltraités par les féodaux. Najjar fait revivre Beyrouth à travers trois générations d'une famille libanaise. Mêlant habilement fiction et réalité, Alexandre Najjar fait ressusciter Beyrouth, la ville crucifiée, en donnant vie à ceux qui l'ont aimée. De plus, il affirme :

La guerre du Liban a été pour moi un cauchemar, mais aussi - comment le nier ? - une école de vie. Hemingway disait que "toute

¹⁷ Bornand M., *Témoignage et Fiction : Les Récits de Rescapés dans la Littérature de Langue Française (1945-2000)*, Genève, Éditions Droz, 2004, p. 16.

¹⁸ Charif Majdalani, *Le dernier seigneur de Marsad*, Paris, Éditions Le Seuil, 2013.

¹⁹ Maalouf A., *Le rocher de Tanios*, Paris, Éditions Grasset, 1993.

²⁰ Maalouf A., *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset, 1998.

²¹ Najjar A., *Le roman de Beyrouth*, Paris, Éditions Plon, 2005.

expérience de la guerre est sans prix pour un écrivain”. Je veux le croire. Sans la guerre, j’aurais été un autre homme²².

En définitive, chacun de ces écrivains, comme tant d’autres, propose une réflexion intéressante sur les ravages de la guerre au niveau individuel et collectif. Le lecteur pourrait découvrir un Liban qui souffre mais aussi qui renaît de ses propres cendres à la manière du Phénix.

2.2. GHOUSSOUB ENTRE L’ICI ET L’AILLEURS

D’après les études présentées ci-dessus, nous pourrions mieux situer l’approche de Sabyl Ghoussoub dans son récit et saisir la portée de sa réflexion sur les manifestations de la guerre, ses conséquences sur les personnages et les thématiques qui en découlent, notamment le tiraillement entre l’Ici et l’Ailleurs. Ghoussoub lui-même exprime sa perplexité face à la complexité de la guerre libanaise, la comparant à un jeu de société où chacun tire dans son sens, jamais ensemble dans le même sens, un jeu « pour les zaïms, un Risk en trois dimensions dont Beyrouth est devenu le plateau²³ ». Il critique ainsi la manière dont les événements de la guerre sont souvent déformés par la politique et présentés de manière sombre et manipulatrice, insistant ainsi sur la difficulté de comprendre la véritable nature des conflits.

2.2.1. L’ÉCRITURE, MEILLEUR RECEPTACLE DE LA MÉMOIRE

Comme le roman *Beyrouth-sur-Seine* est récent, peu de livres critiques sont disponibles mais la presse abonde à ce propos. *Le Figaro* salue une autobiographie « drôle et émouvante²⁴ » qui met en évidence la richesse des portraits familiaux et la complexité de l’exil. De son côté, *France culture* exprime des réserves sur la forme du récit, sur l’éclatement de la structure et la difficulté d’articuler les expériences personnelles avec les événements historiques du Liban²⁵. Quant à *Culture-Tops*, elle attribue la note de deux de cinq, critiquant une écriture jugée trop journalistique et une hésitation entre chronique familiale et récit historique²⁶.

²² Najjar A., *L’école de la guerre, La Table ronde*, Collections La petite Vermillon, 2017.

²³ Ghoussoub S., *Beyrouth...*, cit., p. 127.

²⁴ Authier C., « Beyrouth-sur-Seine de Sabyl Ghoussoub : le Liban en tête », dans *Le Figaro*, 5 octobre 2022 : <<https://www.lefigaro.fr/livres/beyrouth-sur-seine-de-sabyl-ghoussoub-le-liban-en-tete-20221005>>, consultée le 25/11/2025.

²⁵ Huttin G., M’Béchour H., Mourthé V., « Les disparus de Beyrouth, raconter la guerre, écrire l’histoire », dans *France Culture*, 27/3/2025 : <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/beyrouth-une-ville-plus-loin-1-2-les-disparus-raconter-la-guerre-ecrire-l-histoire-1345978>>, consultée le 25/11/2025.

²⁶ Dumoulin R., « Beyrouth-sur-Seine », dans *Culture-Tops*, 6 février 2023 : <<https://www.culture-tops.fr/critique-evenement/romans/beyrouth-sur-seine>>, consultée le 25/11/2025.

Selon Quinche, « l'œuvre donne à penser, au-delà même de ce qu'elle dit²⁷ ». Il s'agit alors de comprendre comment l'œuvre de Sabyl Ghoussoub répond à la double exigence : d'abord, « dire qu'on ne dit pas la guerre et ensuite, trouver le lieu dans l'écriture où elle va pouvoir être dite²⁸ » ; autrement dit, comment l'écrivain réussit à décrire l'indicible.

Le tiraillement Ici-Ailleurs apparaît dès les premières pages du roman qui présentent l'impact de la guerre sur la vie de l'auteur, directement ou indirectement :

Mes parents voulaient que je naisse à Beyrouth. (...) Ils pensaient que la guerre se terminerait et qu'ils rentreraient enfin. Ils ne voulaient pas que je naisse à Paris²⁹.

La guerre joue un rôle essentiel dans la trame de l'intrigue, elle est dépeinte à travers une ambiance chaotique et douteuse : explosions, attentats, bombardements, tout y défile. En fait, *Beyrouth-sur-Seine* présente trois grandes périodes qui comprennent avant, pendant et après la guerre. Les conflits sont donc au centre du récit et en représentent le fil conducteur, témoignant du chaos connoté par la non-linéarité du texte, la confusion et les sauts spatio-temporels. Selon Marion Marten-Pérolin, blogueuse spécialisée en commerce qui travaille au sein du *Parisien*, le roman de Ghoussoub est « un texte poignant sur la guerre du Liban et son impact sur les familles : Les Libanais déracinés, exilés et ceux qui restent au pays, sous les bombes³⁰ ».

Afin de mieux comprendre et d'analyser la guerre libanaise, Ghoussoub prend l'initiative de raconter, établissant un parallèle entre cette guerre et la vie de ses parents mais avoue son incapacité de comprendre le fond des faits, comment et pourquoi les événements ont si mal tourné jusqu'à devenir une guerre civile. Le récit de *Beyrouth-sur-Seine* s'inscrit véritablement dans les soucis de la vie quotidienne libanaise dans son contexte le plus large, retraçant les événements qui ont eu lieu successivement au Liban de 1970 à 1991. L'auteur ressent le besoin de savoir ce qui s'est passé en 1988, date de sa naissance, et même avant et après. Il se demande pourquoi n'avoir pas pu visiter le Liban avant l'âge de 2 ans ; et de là, il espère obtenir des réponses satisfaisantes en interviewant ses parents afin d'assouvir sa faim de la vérité.

²⁷ Quinche F., « Apports de la littérature à l'éthique : des fonctions de la communication à la théorie des mondes possibles », dans Quinche F., Rodriguez A. (dir.), *Quelle Ethique pour la Littérature ? Pratiques et Déontologies*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2007, p. 128.

²⁸ Boblet M.-H. et Alazet B., « Avant-Propos », dans Boblet M.-H. et Alazet B. (éds.), *Écritures de la Guerre aux XXe et XXIe Siècles*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010, p. 111.

²⁹ Ghoussoub S., *Beyrouth...*, cit., p. 229.

³⁰ Marten-Pérolin M., « Beyrouth-sur-Seine de Sabyl Ghoussoub : extraits et avis de lecture du livre », dans Marion Marten-Pérolin, 12 mai 2023 : <<https://www.marionmartenperolin.com/post/beyrouth-sur-seine-extraits-avis-lecture-livre-sabyl-ghoussoub>>, consultée le 25/11/2025.

2.2.2. SES PARENTS, LIBANAIS OU FRANCO-LIBANAIS ?

Le premier pas à entreprendre pour entamer l'enquête familiale est dur pour Sabyl Ghoussoub qui reporte sans cesse ce fait comme s'il craignait la confrontation de la vérité, de ce qu'il pourrait bien découvrir sur ses parents, affirmant que ce serait les agresser, les violer, ou peut-être les tuer. D'une part, le silence de son père et de sa mère tout au long de ces années excite sa curiosité ; d'autre part, cela l'effraie : ses parents auraient-ils du mal à se rappeler des faits qu'ils semblaient avoir enfouis dans la gueule du Temps ?

À la suite de leur émigration, les parents de Sabyl Ghoussoub, comme tant d'autres Libanais, vivent le sentiment de l'entre-deux. Notons que le père Kaissar entretient avec la France une relation complexe : il a l'impression de n'être ni Français ni Libanais, néanmoins il semble attaché à la capitale française où il aspire à une sorte de chez-soi. Il voudrait incorporer son passé dans son présent, maintenir sa culture d'origine tout en s'intégrant à sa nouvelle vie en France et cela évidemment au prix de nombreux efforts. Ses parents sont pour lui « des héros et même des demi-dieux³¹ ». Il déclare qu'« ils n'ont rien de franco-libanais, il n'y a pas plus libanais qu'eux³² ».

Le jeu de l'espace et des identités s'inscrit dans la thématique de *Beyrouth-sur-Seine* ; l'on remarque le désir du père de maintenir un lien profond avec sa culture d'origine, enraciné dans sa culture tout en étant confronté aux défis de l'immigration et de l'intégration dans un nouveau cadre. Selon Genette, le comportement et les choix de l'individu reflètent la manière dont les immigrants cherchent à maintenir leurs liens culturels tout en essayant de s'intégrer dans leur société d'accueil. La dualité présente dans le caractère du père confirme l'idée que « le comique n'est qu'un tragique vu de dos³³ ». D'une part, il apparaît comme un homme simple et modeste, infiniment attaché aux valeurs familiales et culturelles. D'autre part, son attitude excentrique et sa persistance à porter des vêtements usés, ainsi que son langage et le choix de son vocabulaire, apportent une dimension comique. Ce qui fait de ce personnage énigmatique et multidimensionnel un amalgame de traits comiques et tragiques.

Pour ce, une nouvelle décision est prise avant l'étape de l'interview : c'est de se documenter sur les écrivains et réalisateurs qui sont parvenus à entreprendre ce pas fatal en questionnant leurs parents ou en écrivant leur histoire. Et voilà qu'il s'inspire de Gabriel García Márquez et de Romain Gary de même que du documentaire contemporain *Italianamerican* de Martin Scorsese³⁴, trouvant dans leur façon de parler, de bouger et d'être, « quelque chose d'*Italianamerican*³⁵ » ou en d'autres termes, mi-citadins, mi-villageois. Dès lors, tous les mouvements et toutes les paroles des

³¹ Ghoussoub S., *Beyrouth....*, cit., p. 176.

³² *Ibid.*, p. 119.

³³ Genette G., *Palimpsestes*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 23.

³⁴ Scorsese M., *Italianamerican* [film documentaire], États-Unis, 1974.

³⁵ Ghoussoub S., *Beyrouth....*, cit., p. 71.

parents sont observés et décrits avec minutie : l'humour noir du père, le dynamisme de la mère :

Sa manière de tenir tête à son mari, de parler fort, toujours plus fort. De s'asseoir sans vraiment s'asseoir sur le rebord du canapé, prête à déguerpier si son mari devient trop désagréable³⁶.

Puis lui vient l'idée de feuilleter des albums de photos et de fouiller dans des boîtes soigneusement gardées par sa mère, y plongeant avec passion pour tenter de « mettre des mots³⁷ » sur ces photos. Par la suite, l'interview lui révèle des secrets qu'il ne connaissait pas et qu'il a voulu noter dans son roman. Dès le début, par exemple, sa mère lui dévoile à quel point elle regrettait d'avoir « assisté ou regardé cette guerre de loin », d'être restée dans « ce pays de merde³⁸ ». Il est évident qu'elle ressent une nostalgie poignante de son passé et de sa famille libanaise mais elle est incapable de réagir : « Je suis loin de vous mais si près pourtant. Chaque soir, avant de m'endormir, je pense à vous et je vous prends dans mes bras³⁹ ».

Ajoutons que l'amour de l'eau, notamment de la Méditerranée, est significatif et dénote aussi la nostalgie maternelle : « Après sa famille, ce qui a le plus manqué du Liban à ma mère, c'était la Méditerranée⁴⁰ ».

D'après ce que nous avons noté concernant les motifs qui ont poussé l'écrivain à raconter la guerre civile libanaise ainsi que l'histoire de ses parents, nous pouvons conclure que le tiraillement est évident entre l'Ici et l'Ailleurs dans les notions et les idées qu'il a véhiculées.

Mais voyons de quelle manière les a-t-il transmises ? Par quoi se caractérise le style de Ghoussoub, notamment pour traduire ce sentiment de tiraillement ?

3. UNE PLUME HORS DU COMMUN

Le style de Sabyl Ghoussoub frappe le lecteur par sa simplicité aussi bien que par sa clarté. Tout est dit spontanément sans aucune réserve, jusqu'à semer quelques termes saugrenus, que ce soient des mots appartenant à la langue arabe (dialecte libanais parlé) ou parfois à la langue anglaise. Nous verrons d'abord l'emploi et la valeur de ces emprunts lexicaux dans le roman, ce qui dévoile l'impact de l'Ailleurs puis nous analyserons l'humour de l'écrivain qui esquisse un sourire au bord des larmes.

³⁶ *Ibid.*, p. 85.

³⁷ *Ibid.*, p. 83.

³⁸ *Ibid.*, p. 78.

³⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 148.

3.1. LES EMPRUNTS LEXICAUX, DES MOTS SANS FRONTIÈRES

Les auteurs francophones se caractérisent par leur envie ou plutôt leur besoin de disséminer leurs œuvres de termes étrangers appartenant à leur langue d'origine. En effet, Sabyl Ghoussoub parsème son roman de plusieurs emprunts lexicaux arabes et c'est tout particulièrement par la bouche de ses parents, écrits en italique et suivis de la traduction française pour les lecteurs non avertis. Ces emprunts dénotent évidemment une richesse linguistique surprenante et reflètent la diversité culturelle de la famille ; un effort de préserver l'identité culturelle en transcendant toutes les frontières. En relevant quelques exemples, nous pourrions mieux comprendre de quelle manière jongle l'écrivain entre les deux langues qui représentent pour lui l'Ici et l'Ailleurs.

Tout d'abord, le lecteur est séduit par la façon dont le père parle en arabe aux Espagnols, disant que les Espagnols sont des Arabes. Le père ainsi que la mère cherchent à préserver leur culture en utilisant des termes arabes dans leur vie quotidienne. Les prénoms de leurs enfants Sabyl et Yala confirment l'identité arabe à laquelle ils tiennent fort, ne voulant pas se réfugier derrière des noms français ou francisés dans une nouvelle société d'accueil. De plus, deux détails particuliers nous attirent l'attention, comme tant d'autres d'ailleurs, l'écrivain a calligraphié la lettre (h-ح) caractéristique de la langue arabe, fricative sourde pharyngale ; de même, il a gardé le prénom de la sœur fictive en arabe : *Yala*.

L'on remarque dans le roman un certain conflit linguistique entre différentes générations, remettant en question la relation entre les deux langues française et arabe : le français prend-il le pas sur l'arabe dans un contexte multiculturel ou serait-ce l'inverse ?

Passons aux aliments évoqués dans *Beyrouth-sur-Seine*, l'on constate le recours à certains mots arabes sans aller chercher leur équivalent en langue française : *labneh*, *kibbeh*, *mouajjanat*, *mloukhiyyeh*, *kafta*, *sumac*, *na'na'*, *shawarma*⁴¹ etc. Ce fait plonge le lecteur dans une ambiance purement libanaise, emporté avec le narrateur dans son Ailleurs et séduit par le charme d'un Orient inconnu et mystérieux. Apparaissent aussi d'autres termes appartenant au champ lexical de la politique, tels que : *abadayets*, *zaims*, *hezbollah*, *al tawhid*, *murabitun*, des termes affectifs : *bhebkon baba w mama*, *mama habibti*, des interjections : *walaw*, *akh*, des termes religieux : *allahu akbar*, des chansons : *bhebbak ya lebnan*, *toot toot aa beyrouth*. Le plus drôle, c'est l'amalgame des deux langues française et arabe, dans la bouche des parents, résumant leur situation d'entre-deux. Ainsi le père s'exclame : « Je boire le café *ktir bakir ana*⁴² », traduisant à travers la maladresse de la syntaxe notamment le verbe non conjugué « boire », le désir - conscient ou inconscient - d'un retour aux origines. De même pour la mère qui déclare : « Can you send me *halla a soura*

⁴¹ Noms de certains aliments libanais.

⁴² *Ibid.*, p. 22.

please ?⁴³ ». Là, c'est l'anglais mêlé à l'arabe ; l'adverbe de temps *halla* qui signifie maintenant est encadré par deux mots anglais et de même pour le substantif *soura* (photo) précédé par le déterminant anglais « a » et la formule de politesse « please ».

En fait, les emprunts lexicaux dans *Beyrouth-sur-Seine* symbolisent des ponts culturels entre le Liban et la France, entre deux mondes culturels, y introduisant des résonances particulières, telles que les sonorités de certains termes arabes dans un roman en langue française en plus de leur charge émotionnelle particulière. L'on pourrait affirmer que les emprunts lexicaux dans *Beyrouth-sur-Seine* ne sont pas tout simplement des éléments linguistiques, mais aussi des porteurs d'identité qui confirment le sentiment qui tiraille l'écrivain. L'arabe révélateur d'une identité hybride serait pour lui à la fois l'Ici et l'Ailleurs.

3.2. UN HUMOUR POIGNANT

À cause de sa volonté de ne pas faire pleurer ses parents, le narrateur a recours à l'humour, souvent l'humour noir, ne lâchant aucune occasion pour afficher son ton ironique ou critique, prêchant le rire et la légèreté. Il va même jusqu'à déclarer qu'il pensait que sa mère était une prostituée puisqu'elle rentrait très tard la nuit « habillée d'une robe, chaussée de talons aiguilles et toujours très maquillée⁴⁴ ». Quant à son père, il était à ses yeux un espion, vu que ses vêtements étaient bizarres et qu'il n'avait aucun horaire de bureau : « Que pouvaient-ils être d'autres qu'espion et prostituée ?⁴⁵ ».

Parlant de la maladresse linguistique de son père, Ghoussoub affirme que son « père conjugait tous les verbes à l'infinitif⁴⁶ » comme dans l'exemple cité dans la partie précédente « je boire » ; rien ne l'empêche de déclarer que son père est un voleur car il volait « des livres chez Gibert Jeune⁴⁷ » et aussi « les chocolats noirs au PMU du coin pour les offrir à ses collègues⁴⁸ ». De toute façon, cet humour, le narrateur le détient de son père, sa tante Salma l'avoue : « Tu es comme ton père ! Le même humour horrible !⁴⁹ ». L'on n'a qu'à lire ce que le père déclare à propos de son arrivée en France « à Orly avec ta mère dans la valise. À l'époque, elle rentrait encore dedans⁵⁰ ».

Parlant de sa mère, il dit qu'elle ne respire pas entre les phrases. C'est « un rouleau compresseur ». La comparaison qu'il établit entre le débit de la parole maternelle et le rouleau est drôle puisqu'il établit un parallélisme qui rappelle un mouvement rotatoire interminable. Il va

⁴³ *Ibid.*, p. 88.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 95.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 18.

même jusqu'à critiquer son assiduité et son insistance à poser les mêmes questions : « T'es où ? écrit-elle toutes les heures comme si dans sa tête elle détenait la cartographie des explosions à venir⁵¹ ».

L'on pourrait déduire que cet humour est poignant et révèle, non seulement le caractère de l'écrivain mais aussi l'envie de se rapprocher de ses parents et de son Liban, ne serait-ce que par l'écriture.

CONCLUSION

En définitive, *Beyrouth-sur-Seine* nous montre à quel point les Libanais sont attachés à leurs origines et même s'ils se trouvent contraints d'émigrer, ils tentent de diverses façons de créer leur chez soi libanais puisqu'ils se trouvent incapables de trouver la chaleur humaine ailleurs.

Aussi l'écriture de Sabyl Ghoussoub ressemble-t-elle énormément à celle d'autres auteurs francophones, une sorte d'insurrection contre la violence et l'injustice qui règnent dans son pays natal, une sorte de dévouement par l'intermédiaire de la plume. En effet, Ghoussoub a écrit ce roman comme un hommage à ses parents de même qu'une réaction contre la guerre et l'émigration. De plus, *Beyrouth-sur-Seine* incite le lecteur à méditer sur l'expérience de la guerre, de l'exil et des problèmes identitaires ; n'est-ce pas le souci de préserver la mémoire collective et la pertinence d'une histoire légendaire ? À se demander si l'écrivain est parvenu à concilier les deux rives de la Méditerranée en reliant l'Ici et l'Ailleurs, l'on pourrait confirmer qu'il a pu créer son propre monde médiateur à sa manière. Il affirme : « Paris et le Liban font comme partie d'un seul territoire. Le Liban se fond dans Paris et Paris devient une ville libanaise⁵² ».

De toute façon, le titre de ce chapitre appuie cette idée : « Paris, ville libanaise, 1982⁵³ ». Il est évident que l'écrivain a eu besoin de remonter aux sources, de retourner sur ce qui a été pour comprendre ce qui est. Retourner *là-bas* pour comprendre *ici*. Ainsi l'auteur a pu acquérir les couleurs, les odeurs de Paris en ayant dans son cœur celles d'une autre ville et d'un autre pays : Le Liban. Son Liban. Et le lecteur demeure prisonnier d'un tiraillement initial, notamment en lisant ces phrases : « Là-bas, ce n'est pas chez moi [...] Je suis né ici⁵⁴ ».

En effet, dans une entrevue avec Cécile Coulon, l'auteur affirme :

J'écris pour être lu. J'ai envie d'interaction, que cela fasse débat, je ne sais pas où va mon écriture mais je suis surpris par là où elle m'emmène [...] Parfois on se perd mais c'est une belle perte en tout cas⁵⁵.

⁵¹ *Ibid.*, p. 21.

⁵² *Ibid.*, p. 161.

⁵³ *Ibid.*, p. 161.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 294.

⁵⁵ Coulon C., « Sabyl Ghoussoub et ses sources », dans *Radio France*, 9 avril 2023 : <<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-source/la-source-du-dimanche-09-avril-2023-1870490>>, consultée le 8/7/2023.

ÉMILIE CHAMMAS FIANI

(Université de Balamand, Université Jinane, Liban)

BIBLIOGRAPHIE

Abi Samra T., « Fratricide et guerre civile », dans *L'Orient-Le Jour : L'Orient Littéraire*, n° 166, avril 2020, sur l'ouvrage de l'historien Fawwaz Traboulsi, Dam el-akhawayn, Beyrouth, Éditions Riad el-Rayyes. 2017.

Authier C., « Beyrouth-sur-Seine de Sabyl Ghoussoub : le Liban en tête », dans *Le Figaro*, 5 octobre 2022 : <<https://www.lefigaro.fr/livres/beyrouth-sur-seine-de-sabyl-ghoussoub-le-liban-en-tete-20221005>>, consultée le 25/11/2025.

Boblet M.-H. et Alazet B., « Avant-Propos », dans Boblet M.-H. et Alazet B. (éds.), *Écritures de la Guerre aux XXe et XXIe Siècles*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010.

Bornand M., *Témoignage et Fiction : Les Récits de Rescapés dans la Littérature de Langue Française (1945-2000)*, Genève, Éditions Droz, 2004.

Coulon C., « Sabyl Ghoussoub et ses sources », dans *Radio France*, 9 avril 2023 : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-source/la-source-du-dimanche-09-avril-2023-1870490>>, consultée le 8/7/2023.

Daros P., *Les mémoires de la violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma*, Collectif, Éditions L'Harmattan, 2009.

Dumoulin R., « Beyrouth-sur-Seine », dans *Culture-Tops*, 6 février 2023 : <<https://www.culture-tops.fr/critique-evenement/romans/beyrouth-sur-seine>>, consultée le 25/11/2025.

Fraisse L., *L'histoire littéraire, un art de lire*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.

Genette G., *Palimpsestes*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

Ghoussoub S., *Beyrouth-sur-Seine*, Paris, Éditions Stock, 2022.

Hobeika J., « Je ne veux pas voir mes parents pleurer à cause de ce pays », dans *L'Orient-Le Jour*, 29 août 2022 : <<https://www.lorientlejour.com/article/1309689/-je-ne-peux-plus-voir-mes-parents-pleurer-a-cause-de-ce-pays.html>>, consultée le 10/12/2023.

Huttin G., M'Béchour H., Mourthé V., « Les disparus de Beyrouth, raconter la guerre, écrire l'histoire », dans *France Culture*, 27 mars 2025 : <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/beyrouth-une-ville-plus-loin-1-2-les-disparus-raconter-la-guerre-ecrire-l-histoire-1345978>>, consultée le 25/11/2025.

Maalouf A., *Le Rocher de Tanios*, Paris, Éditions Grasset, 1993.

—, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset, 1998.

Majdalani C., *Le Dernier Seigneur de Marsad*, Paris, Éditions Le Seuil, 2013.

Marten-Perolin M., *Beyrouth-sur-Seine de Sabyl Ghoussoub : extraits et avis de lecture du livre*, 2023.

<<https://www.marionmartenperolin.com/post/beyrouth-sur-seine-extraits-avis-lecture-livre-sabyl-ghoussoub>>, consultée le 10/12/2023.

Najjar A., *Le Roman de Beyrouth*, Paris, Éditions Plon, 2005.

—, *L'école de la guerre*, Éditions La Table ronde, Collections La petite Vermillon, 2017.

O'Ballance E., *Civil War in Lebanon 1975-92*, Éditions Palgrave Macmillan UK, 1998.

Quinche F., « Apports de la littérature à l'éthique : des fonctions de la communication à la théorie des mondes possibles », dans Quinche F., et Rodriguez A. (dir.), *Quelle Ethique pour la Littérature ? Pratiques et Déontologies*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2007.

Scorsese M., *Italianamerican* [film documentaire], États-Unis, 1974.

Viart D., « Histoire Littéraire et Littérature Contemporaine », dans *Tangence*, n° 102, Paris, 2013.